

**SUR QUOI
SE FONDENT
NOS
INTERPRÉTATIONS ?**

**ALEXANDRA SAEMMER
ET NOLWENN TRÉHONDART**
avec la participation de **LUCILE COQUELIN**

**INTRODUCTION
À LA SÉMIOTIQUE SOCIALE
APPLIQUÉE AUX IMAGES D'ACTUALITÉ,
SÉRIES TÉLÉ ET SITES WEB DE MÉDIAS**

presses
de l'enssib

PAPIERS

INTRODUCTION

L'actualité des dernières années a été marquée par des polémiques médiatiques cristallisées autour d'images de manifestations, d'attentats, de rassemblements religieux, d'exécutions, de violences policières, de crises migratoires ou écologiques, tantôt perçues comme de la propagande, voire des *fake news*, tantôt comme des entreprises documentaires favorisant une critique salutaire de la société. Pour essayer d'apaiser et de trancher ces débats parfois virulents, une lutte contre la « désinformation » a été engagée, mobilisant l'école, les associations citoyennes et certains médias institutionnalisés dans des démarches proches de l'éducation aux médias et à l'information (EMI). Pour montrer qu'une photographie d'actualité peut matérialiser divers rapports de pouvoir et intentionnalités, la priorité a alors été souvent accordée au décryptage du vrai et du faux, à un questionnement sur l'image comme trace fidèle du réel ou instrument de manipulation du regard. Ces démarches mobilisent des outils de décodage critique, permettant de souligner le rôle du cadrage, de la focalisation ou de la retouche dans le rapport aux images; elles s'appuient également sur des outils de vérification des sources permettant de rétablir la « vérité des faits »¹.

Or, ce n'est pas parce qu'une photographie est recadrée et retouchée que son rapport au réel relève forcément de la tromperie. Et ce n'est pas parce qu'une *news* relève de l'affabulation qu'elle ne dit pas *quelque chose* sur le réel des producteur·rices et des lecteur·rices qui la commentent et la font circuler sur les réseaux sociaux numériques. La motivation à partager des images et des vidéos s'appuie souvent moins sur la conviction que leur contenu est vrai que sur l'envie d'attirer l'attention, de choquer, d'amuser, ou de porter un regard critique sur la société. Le rapport à l'image d'actualité s'appuie sur une intense activité interprétative, fondée sur des raisonnements, des valeurs, des attentes, des croyances, des désirs, des représentations de soi-même et du monde, qui, de manière plus ou moins consciente, influencent notre rapport aux signes. C'est pourquoi il nous semble si important à l'heure actuelle de compléter le travail de décodage critique des productions culturelles et médiatiques par un travail introspectif qui s'applique à identifier la manière dont les visions du monde, représentations et ressentis structurent les significations données aux signes.

1. Voir Laurent BIGOT, *Fact-checking vs fake news: vérifier pour mieux informer*, Bry-sur-Marne, INA, 2019 (coll. Études et controverses).

Depuis quelques années, nous développons une telle approche qualifiée de « sémiotique sociale »² : celle-ci met le sujet récepteur, ses déterminations individuelles et sociales, au centre de la compréhension du sens produit à partir des signes, sans oublier pour autant l'importance du rôle des stratégies de communication. Notre objectif est d'amener le sujet à interroger ce qui influence et guide son processus interprétatif à partir de l'observation prolongée d'une image de presse, d'un *teaser* de série ou de l'interface d'un site web de média³. Face à une photographie d'actualité, la question du « vrai » et du « faux », de la retouche, du cadrage, de la focalisation constitue certes toujours un point de départ, une contrainte posée à l'activité interprétative, mais au centre de notre démarche figure un questionnement sur les « filtres interprétatifs »⁴ qui amènent chaque sujet à porter un regard différent, plus ou moins distancié, ému, impliqué, intéressé ou indifférent sur une production particulière. Comment le sujet humain attribue-t-il du sens à une image photographique, un *teaser* de série, un site web ? Quels chemins, impasses, bifurcations emprunte son activité interprétative avant d'élire une signification finale ? Comment reconstituer, brique par brique, les savoirs contextuels et culturels mais aussi les déterminations inconscientes empruntées par l'esprit dans sa rencontre avec les signes ? Tel est l'enjeu des ateliers d'interprétation collective qui structurent notre démarche en sémiotique sociale : amener le sujet à mieux comprendre la manière dont il ou elle perçoit, saisit, comprend et finalement fait sens du monde qui l'entoure.

2. Le terme de « sémiotique sociale » a été introduit pour la première fois par le théoricien linguistique Michael HALLIDAY dans son ouvrage *Language as social semiotic* (1978), qui plaide pour une approche sémiotique de la langue comme fait social, ne pouvant être dissocié de son contexte de situation ou de son contexte culturel. Par la suite, l'expression a pu désigner l'étude de la manière dont les gens conçoivent et interprètent, en fonction d'idéologies, de systèmes de pensée. D'un point de vue conceptuel, notre approche de la sémiotique sociale est proche de celle de Robert Hodge et Günther Kress (1988), qui affirment dans *Social Semiotics* que le sens n'est jamais « donné », mais toujours « négocié » dans une situation communicationnelle, historiquement et socialement variable. Notre objectif a été d'élaborer sur le fondement de ces prémisses communes une méthodologie de terrain. La sémiotique sociale proposée dans cet ouvrage vise ainsi à étudier l'interaction entre les matérialités des signes et le contexte social de perception et de réception, non pas seulement à partir du discours des participant·es à des enquêtes (comme le font la plupart des démarches socio-sémiotiques), mais avec elles et eux, selon un principe d'enjeu d'auto-réflexivité.

3. Cette démarche en construction depuis plusieurs années a déjà donné lieu à des publications dans des revues. Alexandra SAEMMER, Nolwenn TRÉHONDART, « Remonter aux motivations politiques et sociales du regard. Éléments d'une méthode en sémiotique sociale », *MEI*, 2021, n° 49, dossier « Regard et communication », Maxime CERVULLE et Alexandra SAEMMER (dir.), p. 24-49.

4. Voir l'encadré Récapitulatif des concepts et étapes clés de la méthode, p. 59-60.

LA SÉMIOSE EN DÉBAT

L'analyse de la construction du sens à partir des «vibrations»⁵ olfactives, auditives, visuelles et tactiles qui entourent le sujet est au fondement de la sémiotique⁶. Une telle entreprise a néanmoins occasionné de nombreux débats quant à savoir ce qui, lors de la sémiose, prédomine : les caractéristiques matérielles des vibrations ou l'univers subjectif du sujet qui perçoit et interprète ?

Pour les un-es, d'obédience structuraliste, la sémiotique ne peut se prononcer que sur les structures permanentes qui, au sein d'un système de signes comme la langue française, expliquent pourquoi un sujet produit un sens différent à partir, par exemple, des mots «poire» ou «boire». Certes, ces approches dites parfois (et sans doute un peu rapidement) «immanentistes» n'ont jamais nié l'existence d'écarts interprétatifs entre celles et ceux qui produisent les signes et celles et ceux qui les interprètent : le fait que les signes signifient de façon différente d'un sujet à l'autre, d'un contexte de réception à un autre, se vérifie tous les jours dans les situations de communication courante. Cependant, les défenseur-euses de ces approches estiment qu'il n'est pas dans la vocation de la sémiotique d'analyser ces données, qu'ils ou elles considèrent comme situées à l'extérieur du système de signes. Le rôle joué par le sujet qui perçoit et interprète les caractéristiques matérielles d'une production culturelle n'est pas nié ; seulement, il ne serait pas du ressort de la sémiotique de creuser les rouages et les coulisses de son activité interprétative. Paolo Fabbri résume cette position en affirmant qu'une telle démarche «ne prévoyait en fait, au sein de son modèle théorique, aucun sujet qui accomplit une opération de référence [...] il n'y avait personne qui ne dît à quelqu'un d'autre : "j'appelle cette chose comme ceci ou comme cela" »⁷.

D'autres auteur-rices, d'obédience pragmatique, insistent au contraire sur l'importance de prendre en compte, dans la sémiose, non seulement le rôle des caractéristiques matérielles d'une production culturelle, mais aussi la place du sujet. Les opérations mentales présidant à l'activité interprétative sont le fruit de constructions sociales et de points de vue acquis au cours des processus de socialisation primaire et secondaire. C'est donc le sujet, par son histoire individuelle et sociale, ses habitudes de pensée, qui attribue des significations aux vibrations visuelles, auditives, olfactives ou tactiles

5. Pour Roger ODIN, qui utilise ce terme, les «vibrations» circulent dans l'espace de communication et sont ensuite transformées en sens et en affects, in *Les espaces de communication : introduction à la sémio-pragmatique*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2011 (coll. La communication en plus), p. 18.

6. Ferdinand de SAUSSURE, *Cours de linguistique générale*, édition originale en 1916, Paris, Payot, 1995.

7. Paolo FABBRI, *Le tournant sémiotique*, Paris, Hermès science publications-Lavoisier, 2008, p. 60.

qui l'entourent. Le « jeu des significations sous-jacentes »⁸ que la sémiotique s'est traditionnellement donné comme objectif de sonder ne peut, selon cette approche, être analysé indépendamment du sujet.

Ces approches pragmatiques ne mettent pas en cause le fait qu'au sein d'une production culturelle – une image photographique ou un film par exemple – des articulations stratégiques de signes visent à diriger le sujet vers des « lectures préférentielles »⁹, qui matérialisent des structures de pouvoir et de domination. Étudiant la scénographie d'une exposition muséale, Eliseo Verón et Martine Levasseur affirment que « c'est à cette structure que le corps signifiant du visiteur va, d'une façon ou d'une autre, "se brancher" »¹⁰. « L'image est toujours la même [...]. L'image est immuable », soutient de même Paolo Fabbri, qui, en prenant l'exemple d'un portrait antique de la Méduse, explique que si celui-ci a provoqué l'effroi des spectateurs de l'époque, le récepteur contemporain aurait plutôt tendance à le trouver beau¹¹.

Si l'approche pragmatique souhaite tenir compte de la subjectivité dans l'accès au signe, de quelle manière cette exigence a-t-elle été appliquée en tant que démarche scientifique ?

Devant la difficulté à prendre en compte la multiplicité des contextes de communication et la variabilité induite dans la production du sens, la « sémio-pragmatique » de Roger Odin¹² propose par exemple de délimiter l'analyse à l'intérieur d'un contexte social de prédilection, en modélisant les contraintes que celui-ci fait peser sur le processus interprétatif. Son concept d'« espace de communication » repose sur la modélisation de données propres à un contexte de réception. Celles-ci sont sélectionnées, en amont de l'analyse, par la le sémioticien-ne selon certains critères de pertinence établis non pas à partir de sujets empiriques, mais d'après des travaux de sociologues ou d'historien-nes.

Si des invitations au rapprochement entre les paradigmes immanentiste et pragmatique ont pu être lancées, la ligne de démarcation reste toutefois profonde : elle ne concerne rien de moins que la façon de penser l'accès au « réel » et ses modes de construction. Pour les structuralistes, l'expert-e sémioticien-ne peut se positionner comme observateur·rice extérieur·e parce qu'il ou elle

8. Jean-Marie FLOCH, *Sémiotique, marketing et communication. Sous les signes, les stratégies*, Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 5.

9. Stuart HALL nomme « lectures préférentielles » l'ensemble des stratégies discursives dominantes dans un texte, qui portent l'estampille d'un ordre institutionnel, politique, idéologique, « Codage/ Décodage », *Réseaux*, 1994, vol. 12, n° 68, p. 27-39.

10. Eliseo VERÓN et Martine LEVASSEUR, *Ethnographie de l'exposition : l'espace, le corps et le sens*, Paris, Bibliothèque publique d'information - Centre Pompidou, 1989, p. 97.

11. Paolo FABBRIO, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 120.

12. Roger ODIN, *Les espaces de communication*, op. cit.

détient des outils qui favorisent la perception fine et la compréhension précise des caractéristiques structurales d'une production culturelle; pour les pragmatistes, cette distance avec le monde social, cette prétention à s'en extraire, est illusoire, car la-le sémioticien-ne, aussi outillé-e qu'elle-il soit, analyse toujours les caractéristiques selon son point de vue et s'institue obligatoirement en « instance de jonction entre signe et signe »¹³. Dans la sémio-pragmatique de Roger Odin, la place du sujet empirique reste pourtant en retrait, dominée par le point de vue savant.

Notre proposition d'une « sémiotique sociale » s'inscrit dans une approche pragmatique qui place au centre de son modèle l'expérience interprétative de sujets empiriques. Sur nos terrains, nous avons constaté que cette expérience vécue se caractérise par une grande variabilité du sens, dont nous sondons les raisons d'être avec les sujets dans le cadre de séances d'interprétation collective.

REPOSITIONNER L'EXPERT-E

D'autres approches dans la lignée des *cultural studies* ont déjà invité la-le sémioticien-ne à s'approprier des méthodes issues des sciences sociales: la technique des *focus groups* a ainsi été utilisée par David Morley et Charlotte Brunsdon pour leur étude du public de l'émission *NationWide*¹⁴; toutefois, dans la présentation des résultats, le recueil et l'analyse des données sociales ont été séparés de la partie « Analyse sémiotique et sémiologique » de l'émission télévisée, comme si l'avis des publics ne pouvait que résister ou adhérer aux « lectures préférentielles » décelées dans l'émission par les expert-es. *De facto*, malgré la prise en compte du sujet comme partie intégrante « de la chaîne des renvois signiques »¹⁵, la posture d'autorité savante de la-du sémioticien-ne qui éclaire les significations dominantes tend à reléguer au second rang les interprétations proposées par les sujets empiriques.

L'enjeu de notre démarche en sémiotique sociale n'est pas de mesurer l'écart entre des analyses « expertes » et celles de groupes de sujets empiriques, mais de retracer, via une méthodologie spécifique, le chemin qui, chez *tout* sujet, va du signe au signe; de sonder les raisons pour lesquelles un sujet reconnaît et interprète le monde de telle ou telle façon, en l'engageant dans un exercice de sémiose collective auquel il prend part de manière active. Notre hypothèse est que la confrontation d'interprétations individuelles permet d'engager ce processus de conscientisation par la mise en évidence des dissensus (le sujet seul

13. Paolo FABBRI, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 114.

14. David MORLEY et Charlotte BRUNSDON, *The NationWide Television Studies*, Londres, Routledge, 1999 (coll. Routledge research in cultural and media studies; 6).

15. Paolo FABBRI, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 114.

ayant tendance à essentialiser son point de vue). Bien évidemment, ce protocole d'enquête a une influence profonde sur le résultat : nous précisons donc d'emblée que la sémiotique sociale ne vise pas à mettre au jour des usages ordinaires, des situations de réception courantes, mais s'appuie sur la mise en place d'une situation artefactuelle d'interprétation collective, à l'intérieur de laquelle la dynamique de groupe est essentielle : celle-ci joue le rôle de révélateur des motivations individuelles, tout en n'échappant pas à certains biais (jeux d'influence). Pour autant, la démarche ne s'apparente à aucun moment à une enquête sociologique : il s'agit d'amener un groupe de sujets à vivre ensemble une expérience interprétative sous le mode de l'interaction sociale, afin de questionner la présence de savoirs, d'allants de soi, de routines, d'habitudes interprétatives qui préexistent à la sémiose comme autant de modèles du monde, et qui la guident sans être toujours conscientisés. Autrement dit, la dynamique de groupe vise à susciter un dialogue entre un déjà-là de la pensée interprétative et une pensée en acte, qui surgit lors de la confrontation à une image, un site web, un film. Notre hypothèse est que les signes ne sont jamais perceptibles et interprétables tels quels, mais s'appréhendent toujours par le filtre d'une instance de jonction – nommée « interprétant » par Charles Sanders Peirce¹⁶. Paolo Fabbri souligne que si cette instance a été théorisée par la sémiotique pragmatique, il reste à lui donner une forme méthodologique, une existence, car « la sémiotique de modèle peircien s'est arrêtée ici »¹⁷.

Le passage de la déclaration de principe à la méthode ne va toutefois pas de soi. Que reste-t-il de la sémiotique à partir du moment où elle considère que toutes perception et interprétation d'une production culturelle sont socialement construites ? Ne s'efface-t-elle pas au profit d'une étude de réception qui évacue la question du rôle joué par la matérialité des signes ? Comment penser le rôle de l'interprétant sans pour autant perdre de vue la réalité des « limites »¹⁸ posées à l'interprétation par les caractéristiques matérielles d'une production culturelle ?

La démarche que nous construisons cherche à faire converger des éléments empruntés à la sémiotique pragmatique et à la sociologie constructiviste. Nous nous appuyons également sur des outils d'analyse du texte, de l'image, du site web qui s'efforcent de repérer, dans la matérialité des productions culturelles, les traces d'une instance d'énonciation. Nous mobilisons sciemment ces outils et vocabulaires savants en prenant le temps de les expliciter aux participant-es afin qu'ils ou elles s'en emparent, tout en insistant sur le

16. Charles Sanders PEIRCE, *Écrits sur le signe (1931-1958)*, trad. Gérard DELEDALLE, Paris, Seuil, 1978 (coll. L'ordre philosophique).

17. Paolo FABBRI, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 114.

18. Voir Umberto ECO, *Les limites de l'interprétation*, Paris, Grasset, 1992.

fait que leurs modes de perception et d'interprétation seront inévitablement transformés par la manière dont ils ou elles se les approprieront. Nous rappelons donc à tout moment la primauté du sujet et de ses filtres interprétatifs dans l'accès aux signes.

Nous plaçons au cœur de la démarche l'hypothèse que « la conscience individuelle est socialement déterminée »¹⁹. Toute perception et interprétation des signes sera considérée comme socialement déterminée, y compris celle élaborée par la-le sémioticien-ne expert-e. En dernière instance, ce sont ces modes de construction sociale, et les raisons pour lesquelles ils sont réactifs, étouffés, invisibilisés et transformés par les vibrations matérielles de l'environnement, que la sémiotique sociale se propose d'étudier.

RETOUR SUR UNE EXPÉRIENCE INTERPRÉTATIVE

Pour mieux cerner la spécificité de notre démarche, arrêtons-nous sur un terrain exploratoire mené en 2019 auprès d'étudiant-es en Licence d'information-communication réuni-es dans un cours de sémiotique à l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis.

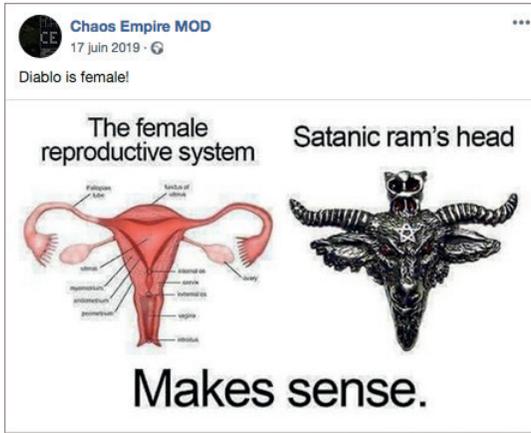
Face à une illustration repérée sur la page Facebook « Chaos Empire MOD » (qui a circulé la même année en plusieurs langues et sur divers réseaux sociaux numériques), certain-es participant-es se contentent d'esquisser un sourire moqueur (voir figure 1 p. 14). D'autres s'offusquent à voix haute, qualifiant l'illustration de « grand n'importe quoi ». Personne dans ce groupe ne semble spontanément adhérer au message *Makes sense* – « Cela fait sens » – qui accole une représentation schématique de l'« appareil reproducteur féminin » à une tête de bouc « sataniste »²⁰.

Invité-es à préciser leurs réactions, les étudiant-es se focalisent d'abord sur les spécificités plastiques, qui suggèrent une analogie entre l'appareil reproducteur féminin et la tête de bouc par une ressemblance de formes : la courbe des ovaires rappellerait celle décrite par les oreilles et cornes du bouc. L'auteur-riche aurait intentionnellement sélectionné ces deux représentations pour construire la ressemblance. Une étudiante déclare que l'illustration est donc « tirée par les cheveux » parce qu'elle est « sexiste ».

19. Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, trad. Pierre TAMINIAUX, rev. Danilo MARTUCCELLI, Paris, Armand Colin, 2018 (coll. Individu et société), p. 143.

20. Légendes traduites par les autrices.

Figure 1. Illustration repérée sur la page Facebook « Chaos Empire MOD »



Source : < <https://www.facebook.com/ChaosEmpire.Mod/> >.

Nous faisons remarquer que l'illustration accole la représentation d'une partie du corps humain à une tête d'animal, ce qui n'a rien de sexiste en soi. Pour aider l'étudiante à expliciter les raisons pour lesquelles elle estime que l'illustration est «sexiste», nous suggérons d'aller au-delà de la comparaison des spécificités plastiques. Le chaînon manquant plane dans la salle, mais les participant-es peinent encore à le verbaliser. Toutes et tous effectuent, d'abord, une lecture *symbolique* de la tête de bouc : lecture soutenue par la présence du pentagramme sur le front de l'animal qui favorise l'association «bête/Bête». L'interprétation «sexiste», argumentée à partir de la comparaison des formes, ne fonctionne que si le sujet effectue cette association lors de la sémiose ; la difficulté des participant-es à verbaliser la manière dont opère le processus d'association symbolique montre que celle-ci s'impose comme une «croyance», au sens où l'entend Charles Sanders Peirce : «une habitude de l'esprit», une idée si enracinée qu'elle s'affirme comme une vérité non questionnée²¹.

Cette discussion met le doigt sur l'un des objectifs les plus importants de la sémiotique sociale : la recherche des «habitudes de pensée» qui agissent de manière implicite dans la perception. Notre inscription dans les approches pragmatiques faisant suite aux travaux de Charles Sanders Peirce nous permet d'affirmer que l'accès aux signes est non seulement médié par des savoirs contextuels et culturels conscientisés mais aussi par des schémas implicites,

21. Charles Sanders PEIRCE, «La logique de la science. Comment se fixe la croyance», *Revue philosophique de la France et de l'étranger*, tome VI, 1878, p. 553-569.

qui opèrent des sélections, les catégorisent, et agissent comme des filtres dans la reconnaissance des intentionnalités multiples dont une production culturelle peut être porteuse.

Selon cette perspective, dans l'illustration donnée, une instance d'énonciation s'affirme non seulement dans la sélection et la juxtaposition des deux représentations, mais aussi dans l'affirmation textuelle «*Makes sense*». Les courants critiques de la sémiotique²² se sont donné comme objectif de déconstruire les connotations idéologiques des discours. Toutefois, comme le rappelle Paolo Fabbri, cette ambition est nourrie par l'idée qu'un «degré zéro» de la représentation existe: «Décodifier n'était pas pensé comme une opération liée à la compréhension mais comme une action, politiquement nécessaire, de rupture des codes.»²³ Or, le décodage critique en sémiotique peut poser, pour la perspective pragmatique, le même problème que le déconstructivisme en sociologie: les analystes «s'auto-décernent la capacité à dévoiler, au nom d'une vraie réalité (objective), les fausses consciences (subjectives)»²⁴.

Dans notre exemple, la juxtaposition d'une représentation de l'appareil reproducteur féminin et d'une tête de bouc «sataniste» de la même taille et aux courbes semblables est décodée comme «sexiste» par une participante. Ce diagnostic semble créer l'unanimité dans le groupe. Si nous adhérons à l'hypothèse de la sociologie constructiviste selon laquelle «aucune pensée humaine n'est imperméable à son contexte idéologisant»²⁵, il s'agit en sémiotique sociale d'élaborer un diagnostic qui décode les connotations sexistes en scrutant d'une part, les caractéristiques matérielles de l'illustration, et d'autre part, les influences culturelles et sociales qui ont amené le sujet à se prononcer: l'association entre l'organe reproducteur féminin et le bouc, entendu comme force maléfique, fait appel à des habitudes de pensée implicites, relancées par les caractéristiques matérielles de l'illustration.

Nous appelons ce travail réflexif «introspection idéologique» en ce qu'il permet d'éclairer le diagnostic interprétatif «sexiste» pour ce qu'il est réellement: une construction fondée sur des représentations que le sujet a croisées dans d'autres circonstances et sur des convictions forgées lors des processus de socialisation.

22. Dans la lignée des écrits fondateurs de Roland BARTHES, voir *Mythologies*, Paris, Seuil, 1957 (coll. Pierres vives); «Rhétorique de l'image», *Communications*, 1964, n° 4, p. 40-51.

23. Paolo FABBRI, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 54.

24. Danilo MARTUCCELLI, «Une sociologie phénoménologique quarante-cinq ans après», in Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 26.

25. Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 51.

(RE)TRACER CE QUI ORIENTE LE REGARD

L'auteur·rice de l'illustration a rassemblé à un moment donné, dans un contexte précis, les reproductions imagées de l'appareil reproducteur féminin et de la tête de bouc, ainsi que l'énoncé textuel proclamant : « Cela fait sens ». L'image a été reprise sur différents réseaux sociaux : sur la page Facebook "Chaos Empire MOD" dédiée à la promotion de jeux vidéo sataniques (voir figure 1) ; sur le compte parodique Twitter « Complots faciles », le 27 septembre 2018, avec la mention « à méditer »²⁶. Comme Roger Odin, nous considérons que les producteur·rices d'un discours essaient de construire un système de contraintes énonciatives en espérant que « les destinataires [le] repéreront [comme] axe de pertinence »²⁷. « Un texte porte inscrites, sous forme de système énonciatif, les représentations de comment le texte veut être considéré et reçu », résume Paolo Fabbri²⁸. Dans notre exemple, il est possible de penser que le producteur·rice du message tente de faire adhérer les destinataires à l'affirmation selon laquelle l'analogie « fait sens », ou, à l'inverse, de la tourner en ridicule. Les deux hypothèses peuvent être argumentées à partir du seul repérage des vibrations visuelles perçues, ce qui démontre par l'exemple que le système énonciatif n'est pas accessible tel quel au sujet, mais que le sujet le perçoit et l'interprète selon ses propres savoirs et habitudes de pensée.

De nombreux processus de perception et d'interprétation se déroulent chez le sujet de manière routinière, automatique, suivant des chemins balisés et institutionnalisés. Nous ne rentrerons pas ici dans la discussion de savoir quelle place occupe précisément le langage dans ce processus, et nous nous contenterons de rappeler que des affirmations comme « ceci est une pomme » ou « ceci est une tête de bouc » figurent parmi les premières que l'adulte adresse à l'enfant, qui n'a d'autre choix que de les accepter comme vraies. En réalité, la relation catégorisante entre les vibrations matérielles et les concepts associés relève pourtant de conventions culturelles progressivement assimilées : « Le mot "table" lui-même résulte d'une histoire aussi longue que le langage humain, et au cours de laquelle, à aucun moment, n'est intervenue la décision arbitraire d'appeler un objet (Sujet) table (Prédicat) », rappelle Augustin Berque²⁹. Amené dès le plus jeune âge à prendre des décisions sémiotiques pour s'orienter dans l'environnement, et encouragé en cela par l'adulte qui, face à l'affirmation « ceci est une tête de bouc », félicite l'enfant pour la justesse de la catégorisation, l'enfant finit par ne plus mettre

26. < <https://twitter.com/complotsfaciles/status/1045287382348693505> >.

27. Roger ODIN, *Les espaces de communication*, op. cit., p. 39.

28. Paolo FABBRIO, *Le tournant sémiotique*, op. cit., p. 120.

29. Augustin BERQUE (éd.), « Commentaires » à la nouvelle édition de Kinji IMANISHI, *La liberté dans l'évolution: le vivant comme sujet*, Marseille, Wildproject, 2015 (coll. Domaine sauvage), p. 342.

en doute certaines certitudes acquises. Comme l'expliquent les sociologues Peter Berger et Thomas Luckmann, la vie quotidienne est appréhendée par le sujet comme une réalité ordonnée parce que ses phénomènes sont « pré-arrangés en modèles qui semblent être indépendants de la perception [...] et qui s'imposent eux-mêmes »³⁰.

L'exercice interprétatif mené avec le groupe d'étudiant-es montre qu'il en est également ainsi de la valeur symbolique de certains signes : l'association entre le bouc et le diable fait intervenir un modèle interprétatif culturellement et socialement construit, qui renvoie en outre à des processus que nous pourrions qualifier plus précisément d'« idéologiques ».

Si de nombreuses définitions de l'idéologie ont été données, nous nous appuyons ici sur celle de Louis Althusser, qui la définit comme l'action *fonctionnelle* sur les hommes d'« objets culturels perçus-acceptés-subis »³¹ selon un processus qui leur échappe. Indépendamment de la réaction de rejet que leur inspire l'illustration, les participant-es semblent en effet *subir* cette action fonctionnelle ; elles et ils exécutent le transfert de valeurs entre le bouc et le diable, puis entre le diable et l'idée de forces maléfiques, de façon automatique, comme si ces associations s'imposaient d'elles-mêmes. C'est ensuite le transfert de cette idée de forces maléfiques, sur l'appareil reproducteur féminin qui leur permet de qualifier l'illustration de « sexiste ».

Il nous faut compléter cette définition de l'idéologie par celle qu'en donnent Peter Berger et Thomas Luckmann : « Quand une définition de la réalité en vient à être attachée à un intérêt concret du pouvoir, elle peut être qualifiée d'idéologie. »³² Nous questionnons avec les participant-es non seulement l'action fonctionnelle de certains modèles interprétatifs de la réalité dans le processus de sémiologie, mais aussi le caractère plus ou moins hégémonique de ces modèles dans une société ou dans un groupe, suivant l'idée que « les influences idéologisantes peuvent être tempérées par l'analyse systématique du plus grand nombre possible de perspectives variables inscrites socialement »³³.

La sémiotique sociale repose sur la mise en œuvre d'un intense travail d'analyse mené en différentes étapes : elle part de l'élaboration individuelle d'hypothèses interprétatives sur une production culturelle pour aller vers une mise en perspective collective, mettant en relief consensus et dissensus. Un peu à la manière de la socio-sémiotique d'Andrea Semprini, qui « consiste à déconstruire et reconstruire les couches progressives de sens qui se déposent

30. Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 69.

31. Louis ALTHUSSER, *Pour Marx*, Paris, François Maspero, 1965, p. 239-240.

32. Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 204.

33. *Ibid.*, p. 52.

sur un objet sémiotique donné»³⁴, nous tentons de faire «vaciller» ces couches de sens pour que l'action des savoirs contextuels et culturels, habitudes de pensée et idéologies devienne sensible. Nous gardons en tête l'idée cependant à tout moment à l'esprit que les signes n'existent qu'à travers la reconstruction de la réalité opérée par le sujet.

S'il nous semble impossible de sortir des filtres interprétatifs qui formatent la perception et l'interprétation de la réalité, nous adhérons à l'idée formulée par Algirdas Julien Greimas que c'est «en prenant conscience des idéologies et des possibilités de leur choix que nous faisons un travail scientifique»³⁵. La·le sémioticien·ne, en intégrant le groupe, s'engage elle·lui-même dans le travail d'introspection idéologique qu'elle·il souhaite impulser. La discussion collective s'organise alors autour de cette interrogation centrale : sur quoi se fondent les interprétations ?

PARTAGER LES OUTILS, CONCEPTS ET VOCABULAIRES SUR LE TERRAIN

Comme indiqué plus haut, le partage auprès des participant·es d'outils et de concepts vise à les aider à expliciter les raisons pour lesquelles ils ou elles vont considérer certaines vibrations matérielles dans une production culturelle, comme plus signifiantes que d'autres. Face à une photographie, ces outils peuvent aider à cerner le rôle de la prise de vue dans l'orientation du regard. Face à une production filmique, ils permettent par exemple de distinguer différentes formes de «focalisation» et leurs conséquences potentielles sur l'interprétation.

En aidant le sujet à discerner dans une production culturelle les traces d'une instance d'énonciation, il s'agit de «formuler précisément, ce qui, sans ces concepts, reste souvent de l'ordre de l'impression, de l'intuition ou du sentiment»³⁶. Bien évidemment, les concepts «informent» autant qu'ils ajustent, affinent et transforment le regard : ils agissent donc comme des filtres interprétatifs supplémentaires, des «idées préconçues»³⁷, assumées et présentées

34. Andrea SEMPRINI, *Communiquer par l'image: trois essais de culture visuelle*, Limoges, PULIM, 2016 (coll. Semiotica viva), p. 91. Définie comme une branche de la sémiotique, la socio-sémiotique s'occupe de la discursivité sociale ou bien, dans une version légèrement différente, de la dimension sociale de la discursivité (p. 13).

35. Algirdas Julien GREIMAS, «Mythes et idéologies», in Žukas SAULIUS et Nastopka KEŠTUTIS (éd.), *Du sens en exil: chroniques lithuanienes*, trad. du lithuanien par Lina PERKAUSKYTĖ, Limoges, Lambert-Lucas, 2017, p. 123-139.

36. André GAUDREAULT et François JOST, *Le récit cinématographique: films et séries télévisées*, 3^e éd. revue et corrigée, Paris, Armand Colin, 2017, p. 13.

37. Eliseo VERÓN et Martine LEVASSEUR, *Ethnographie de l'exposition: l'espace, le corps et le sens*, op. cit., p. 14.

comme telles. Dans l'illustration d'exemple, la perspective frontale adoptée dans la représentation de l'appareil de reproduction féminin soulignant la ressemblance avec la tête de bouc, la couleur rouge des yeux du bouc reprenant la couleur de l'appareil de reproduction féminin, le mode assertif de l'énoncé « cela fait sens » sont autant d'éléments repérés par les participant·es qui ont été explicités et compris comme un système de contraintes énonciatives visant à engager le sujet dans des « lectures préférentielles ».

LES FILTRES INTERPRÉTATIFS, COMME GRILLES DE LECTURE DE LA RÉALITÉ

Ainsi, les hypothèses interprétatives sont, dans un premier temps, élaborées à partir de la sélection différenciée de vibrations matérielles dans une production culturelle donnée, puis leur réunion et catégorisation en unités de sens. Nous posons par exemple la question suivante : « Quels sont les éléments qui vous sautent aux yeux sur cette image, cette vidéo, ce site web, et quels sens leur attribuez-vous ? » Lors de l'étape de mise en commun, les participant·es ont, dans toutes nos expérimentations, été confronté·es au constat que certaines vibrations avaient été retenues comme signifiantes par les un·es, tandis qu'elles étaient passées inaperçues chez d'autres. La mise en perspective des unités sélectionnées comme signifiantes (ou insignifiantes) permet déjà de mieux comprendre pourquoi certaines hypothèses interprétatives sont élaborées. Une fois celles-ci verbalisées, nous approfondissons collectivement la question de la place du sujet dans la sémiologie.

Nous proposons d'appeler « filtres interprétatifs » les grilles de lecture mobilisées par le sujet en situation de sémiologie. Ces filtres, constitués de savoirs contextuels et culturels et d'habitudes de pensée, aident à percevoir, catégoriser et interpréter la réalité selon un certain angle. Si les savoirs contextuels et culturels renvoient le plus souvent à des références facilement verbalisables, les habitudes de pensée sont plus difficiles à identifier car elles ont pu être naturalisées sous l'effet des processus de socialisation primaire et secondaire. Un travail réflexif s'engage aux côtés des participant·es afin de détecter les schémas de pensée liés à l'éducation, aux origines sociales, aux habitus professionnels, aux dispositions psychologiques, opinions et convictions personnelles et partagées dans la construction de certaines habitudes interprétatives.

Dans l'exemple de l'image « tête de bouc », nous considérons donc que l'interprétation de l'articulation stratégique des signes est conditionnée par les filtres du sujet qui les perçoit. En effet, alors qu'il pourrait sembler de prime abord évident que l'instance d'énonciation s'est arrangée pour

que l'illustration soit la plus univoque possible, celle-ci a été interprétée de différentes manières sur les réseaux sociaux numériques : soit comme la *confirmation* du pouvoir maléfique de la sexualité féminine, soit comme un *discours sexiste* sur la sexualité féminine, soit encore comme une *parodie* de la rhétorique complotiste.

Avant de sonder la composition des filtres interprétatifs amenant à ces trois hypothèses, il nous semble nécessaire de clarifier un point : notre démarche en sémiotique sociale n'exclut pas l'idée d'intégrer la parole des producteur-rices et diffuseur-ses d'une production culturelle, mais nous estimons que l'expression d'une intentionnalité d'auteur-riche n'infirmes en aucun cas les hypothèses interprétatives formulées par un groupe.

LES HABITUDES DE PENSÉE, COMME RESSOURCES ET CONTRAINTES INTERPRÉTATIVES

«Le sens est d'abord et avant tout un habitus social, ce qui signifie qu'il est constitué par la récurrence de régularités», écrit Anna Maria Lorusso³⁸, mobilisant le célèbre concept forgé par le sociologue Pierre Bourdieu. L'étude du rôle de l'habitus dans l'interprétation est centrale dans notre démarche. Nous partageons toutefois l'idée d'Anna Maria Lorusso selon laquelle l'habitus ne constitue pas seulement une structure contraignante, mais une dynamique générant des «ressources d'interprétation» : face à une production culturelle donnée, celles-ci constituent des filtres interprétatifs socialement situés qui aident à prendre une décision sémiotique et à produire du sens.

Lorsque nous avons demandé aux étudiant-es de l'université Paris 8 Vincennes-Saint-Denis d'essayer d'explicitier leurs filtres interprétatifs, ils et elles ont d'abord cité des références culturelles, religieuses, historiques (contes de fées, films d'horreur, textes religieux, représentations du diable dans les églises) pour expliquer la reconnaissance immédiate du diable dans la tête de bouc stylisée. Ces références ont été réactivées par certaines caractéristiques plastiques : l'expression «féroce» du bouc, sa couleur métallique, le pentagramme gravé sur son front... autant d'éléments visuels qui renvoient à des savoirs culturels, religieux, historiques facilement verbalisables, qui participent donc de la reconnaissance du diable dans l'illustration. Cette explication reposant sur des filtres culturels ne permet cependant pas de comprendre pourquoi le diagnostic «sexiste» a été appliqué sur l'image par une majeure partie du groupe d'étudiant-es, ainsi que le sourire moqueur que certain-es ont

38. Anna Maria LORUSSO, «Sémiotique et culture», in Amir BIGLARI (éd.), *La sémiotique et son autre*, Paris, Kimé, 2019 (coll. Sémiotique), p. 170.

pu afficher discrètement. Ce diagnostic relève selon nous de filtres interprétatifs plus difficiles à verbaliser que les seuls savoirs culturels, car inscrits dans des schémas implicites et naturalisés d'interprétation, hérités de l'habitus. Nous essayons d'amener les sujets du groupe à conscientiser l'action de ces habitudes de pensée en leur apportant des éléments de réflexion théoriques issus de la sociologie compréhensive³⁹. Nous comptons aussi sur la dynamique de groupe pour mettre en relief ces habitudes de pensée, dans l'expression des consensus et dissensus interprétatifs.

Certain-es participant-es ont affirmé à ce moment que la reconnaissance du diable dans la tête de bouc, mais aussi l'association du diable aux forces maléfiques, allaient culturellement «de soi». En revanche, le transfert de ces valeurs négatives vers l'appareil reproducteur féminin serait inacceptable – rejet exprimé sous le qualificatif «sexiste». L'appellation «sexiste» agit, de toute évidence, «comme la caution, la source de légitimité, et du réel et du vrai»⁴⁰, au point qu'il est impossible pour les participant-es de verbaliser à ce stade l'action implicite des habitudes de pensée qui génèrent cette ressource interprétative. L'argument du caractère peu polysémique de l'illustration est avancé alors par les étudiant-es pour expliquer l'unanimité apparente. Pourtant, l'hypothèse consistant à voir cette illustration comme «sexiste» n'a pas fait l'unanimité sur les réseaux sociaux numériques, ni réellement dans le groupe d'étudiant-es. Le consensus semble donc, au final, plutôt dû à l'influence hégémonique d'un filtre interprétatif: un modèle féministe d'interprétation du réel, construit au cours de différents processus de socialisation primaire et secondaire. La confrontation à un nouveau regard porté sur l'illustration permet alors de mettre en lumière et d'approfondir la manière dont agit ce filtre dans le groupe.

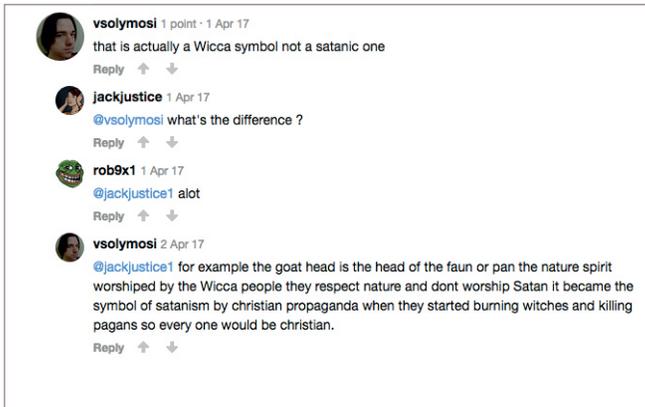
Un abonné à la page Facebook qui a fait circuler l'illustration, et extérieur au groupe d'étudiant-es, propose une explication qui, pour lui, permet de retracer les origines de l'association du diable à la sexualité féminine (voir figure 2). «Vsolymosi» associe l'iconographie de la tête de bouc au «symbole Wicca» relié au demi-dieu antique Pan, et non pas au diable de la tradition iconographique chrétienne (comme cela a été le cas pour la majorité des étudiant-es du groupe). Le bouc de l'illustration porte entre ses cornes une sorte de couronne constituée de deux serpents entrelacés: accessoire qu'un savoir culturel puisé dans la mythologie antique permet d'associer au dieu Hermès,

39. La sociologie compréhensive est le courant de la sociologie qui s'intéresse particulièrement au sens que les gens donnent à leurs pratiques et représentations, et prête donc de l'importance aux explications qu'ils ou elles en donnent. Voir Alfred SCHUTZ et Max WEBER, *Les fondements phénoménologiques de la sociologie compréhensive*, Amsterdam, Kluwers Academic Publisher, 2004.

40. Eliseo VERÓN, «La sémiotique et son monde», *Langages*, 1980, n° 58, p. 74.

messenger, voleur, accompagnateur des défunts – et père de Pan. Autrement dit, pour certain-es, comme cet abonné Facebook, le bouc sur l'image porte sur sa tête l'indice de ses origines antiques, atténuant l'idée qu'il s'agirait d'un symbole maléfique. Pour interpréter en revanche le bouc comme une représentation du diable, le spectateur doit puiser dans un filtre interprétatif non pas antique, mais chrétien : un filtre reposant sur le mythe du péché originel qui établit une association étroite entre sexualité féminine et forces maléfiques.

Figure 2. Contribution d'un lecteur au groupe Facebook où l'illustration reproduite plus haut a été publiée



Pour résumer : le diagnostic «cette image est sexiste» s'expliquerait d'abord par un filtre interprétatif issu d'un savoir culturel chrétien, qui favorise l'association entre la tête de bouc et le diable, ainsi que le transfert de valeurs négatives du diable vers la femme. Le *rejet* de cette chaîne d'associations repose, quant à lui, dans ce groupe, sur un filtre interprétatif orienté par des convictions féministes. Ce filtre, adopté majoritairement dans le groupe d'étudiant-es, présente un caractère d'évidence, offrant «un univers de sens accueillant»⁴¹, mais dont l'action peine à être verbalisée. Au sens de Louis Althusser, son caractère de certitude déploie ainsi l'effet idéologique le plus élémentaire⁴², dont on peut se demander jusqu'où il est ancré dans la socialisation secondaire de l'étudiant·e en sciences de l'information et de la communication de l'université Paris 8, «forcément» préoccupé·e par les

41. Olivier VOIROL, «Idéologie : concept culturaliste et concept critique», *Actuel Marx*, 2008, vol. 43, n° 1, p. 71.

42. Louis ALTHUSSER, *Lénine et la philosophie*, Paris, François Maspero, 1969 (coll. Théorie).

discriminations de race, de classe et de genre et peu enclin·e à accepter les parodies en ce domaine.

Dans plusieurs fils de discussion sur les réseaux sociaux numériques autour de cette illustration, c'est pourtant son caractère humoristique qui a été considéré comme allant de soi; nous-mêmes, conductrices de l'expérimentation, l'avions lue au départ comme une parodie des rhétoriques spécifiques aux théories du complot.

La juxtaposition des hypothèses interprétatives et la réflexion sur leurs origines ont permis d'initier une discussion sur la manière dont des déjà-là interprétatifs – savoir culturel antique ou chrétien, culture du second degré, convictions féministes – nous ont orienté·es vers des certitudes interprétatives. Nous sommes certainement condamné·es à la signification; il a été frappant de constater dans toutes nos expérimentations en sémiotique sociale à quel point des certitudes interprétatives agissaient spontanément, dès le premier regard posé sur une production culturelle. Néanmoins, la signification est un univers constitué de valeurs dont notre méthode vise à questionner le caractère d'évidence et ce, quel que soit son degré d'acceptabilité dans une société.

DÉPASSER LES ÉVIDENCES

Notre démarche en sémiotique sociale demande une forte disponibilité aux participant·es: après une phase d'enquête préliminaire qui sonde les horizons d'attente face à une production culturelle donnée, puis une séance de partage d'outils, de concepts et de vocabulaires, nous organisons au moins deux séances de discussion collective; entre les séances, nous proposons de poursuivre la réflexion par écrit. Nous avons expérimenté notre méthode en premier lieu à l'université, dans un cadre d'apprentissage, car les étudiant·es sont généralement prêt·es à fournir l'investissement nécessaire dans un cursus qu'ils doivent valider. Néanmoins, comme en témoigne une expérimentation autour d'une image photographique présentée plus loin, il n'est pas impossible de recréer ces conditions dans d'autres cadres, avec des publics non étudiants.

Comme le formule Jean-Marie Klinkenberg, «aider à dépasser l'évidence et le bon sens, en plaçant les phénomènes familiers sous la lumière crue d'un éclairage neuf, en les mettant comme à distance, voilà un des apports sociaux majeurs de la sémiotique⁴³». Le déplacement de l'affirmation «Ceci

43. Jean-Marie KLINKENBERG, «Entretien», in Amir BIGLARI (éd.), *Entretiens sémiotiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 2014, p. 317.

pourrait signifier cela» vers l'interrogation «Pourquoi ceci signifie cela pour quelqu'un, à un moment donné?» est au centre de notre démarche, qui considère le sujet social comme instance de jonction dans le processus d'interprétation. S'il est facile d'identifier le rôle des savoirs culturels dans la sémiologie, il est plus compliqué de mettre en évidence les habitudes de pensée qui agissent comme des automatismes interprétatifs. Nous avons, sur tous les terrains, constaté les résistances à accepter que le processus d'interprétation soit en partie mû par des schèmes intériorisés et acceptés. Les méthodes qui prétendent dévoiler une fois pour toutes la réalité d'un texte, d'un film, d'une production numérique, continuent à exercer leur force de séduction, alors que le travail de réflexivité et d'introspection idéologique qu'exige notre méthode jette un doute sur les certitudes acquises, et crée parfois de l'inconfort.

Eliseo Verón explique que c'est précisément sous l'effet idéologique que «le discours apparaît comme ayant un rapport direct, simple, linéaire au réel, autrement dit, comme étant le seul discours possible sur son objet, comme étant absolu»⁴⁴. Les réactions d'apparence unanime face à une production culturelle, comme celles que nous avons observées lors de l'expérimentation restituée dans cette introduction, doivent nous questionner tout autant que l'émergence d'hypothèses interprétatives fortement divergentes. Les réactions unanimes mobilisent des habitudes de pensée qui rassurent le groupe de par leur caractère d'évidence.

La sémiotique sociale part du constat que tout filtre interprétatif, aussi fondé qu'il paraisse – par exemple d'un point de vue éthique ou moral –, peut provoquer des phénomènes d'exclusion. Comme le formulent Peter Berger et Thomas Luckmann de façon un peu lapidaire, «celui qui détient le plus gros bâton possède les meilleures chances d'imposer ses définitions de la réalité»⁴⁵. Plusieurs travaux ont porté ces dernières années sur l'«injustice épistémique»⁴⁶, soit «l'idée que les ressources interprétatives disponibles au sein d'une société sont façonnées par des groupes en situation hégémonique»⁴⁷ alors que d'autres groupes sont privés de ces ressources ou s'auto-censurent, considérant leurs ressources interprétatives comme moins légitimes que les filtres interprétatifs dominants.

Face aux habitudes de pensée parfois très ancrées auxquelles ces séances d'interprétation collective nous confrontent, notre méthode n'a pas comme

44. Eliseo VERÓN, *La semiosis sociale : fragments d'une théorie de la discursivité*, Vincennes, Presses universitaires de Vincennes, 1995 (coll. Sciences du langage), p. 21.

45. Peter BERGER et Thomas LUCKMANN, *La construction sociale de la réalité*, op. cit., p. 185.

46. Miranda FRICKER, *Epistemic injustice. Power & the Ethics of Knowing*, Oxford, Oxford University Press, 2007.

47. Maxime CERVULLE, *Le théâtre subventionné face à ses spectres : publics, diversité et controverse sur le racisme*, Habilitation à diriger des recherches, vol. 2, Université Paris 8, 2020, p. 306.

vocation de convertir à d'autres filtres, de «rectifier le tir». Il s'agit juste de créer les conditions favorables pour que les participant-es (y compris nous-mêmes) prennent conscience de l'action déterminante de leurs habitudes de pensée sur la perception et l'interprétation du réel.